

Au théâtre

Les lumières de la salle s'évanouirent lentement dans l'atmosphère guindée qui rejaillissait des toutes premières places de l'orchestre jusqu'au plafond et ses arabesques de métal. Il fixait encore la haute sculpture d'acier qui surplombait le cadre que formait la scène, à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de lui : quel étrange symbole pour une salle d'opéra que cette excroissance murale, toute primaire et presque agressive dans sa suspension menaçante au-dessus de nos têtes, qui porte en elle la violence de l'acier et de ses formes acérées. Cela ne correspondait pas à l'élégance de ces dames, à la douceur manifeste du rideau de velours, aux reflets de bronze sur la forme arrondie des balcons.

Avant que d'être plongé dans la pénombre, il finit de parcourir une dernière fois d'un regard amusé la ronde des spectateurs venus assistés à la performance de l'American Ballet Theater ce soir-là. A ses côtés se tenaient un couple de touristes qui, comme lui, paraissaient presque étonnés de se trouver à cet endroit, comme s'ils n'y appartenaient pas tout à fait (et comment leur en vouloir lorsque l'élitisme du lieu était si prégnant, dégoulinant des murs, encrassant les sièges ornés !). Plus loin se trouvait une Européenne avec qui il avait eu le temps d'échanger quelques banalités, ainsi que le sempiternel réquisitoire contre le pays hôte, passage obligé de toute conversation plaisante pour quiconque a quitté le vieux Continent encore récemment. C'est presque une amabilité que nos deux voyageurs se firent chaleureusement en s'assurant l'un l'autre la supériorité toute présumée de leur pays respectif sur le pays qui les avait accueillis et qui tenait à présent l'Europe comme le maître son chien : affectueusement, avec dans le regard une touche de pitié pour l'innocence et la docilité de la bête. Derrière lui, deux grands-mères russes jouaient à travers leurs glougloutements et les envolées de leur discussion les heures chaudes de Novossibirsk et les poèmes des rives du Baïkal. A part ces joyeux compagnons, ce n'était partout que femmes en somptueuses robes de soirée qui donnaient le bras à leur homme, en costume des grands soirs eux aussi, d'une élégance toute ostentatoire. « Qu'êtes vous donc venu admirer ici sinon vous-mêmes, votre splendeur et votre réussite, que cela soit à travers les regards émerveillés que vous lancez un jeune étudiant, au creux du sourire de ces femmes ou dans la glace des toilettes lors de l'entracte ? »

Un applaudissement monta des étages supérieurs, qui se propagea en rivière calme jusqu'à lui. Le chef-d'orchestre entra et reçut la salutation bruyante de la foule heureuse. Bien qu'excellamment placé ce soir-là, son siège ne lui permettait pas d'apercevoir l'homme. Il regrettait de ne pas pou-

voir observer, en même temps que le ballet qui allait se donner sur scène, la mer tantôt agitée, tantôt rassurante, mais toujours majestueuse des archets de l'orchestre qui répondaient aux mouvements du maître qui les dirigeait. Lorsqu'un silence respectueux se fut enfin installé, une timide plainte monta de la fosse de l'orchestre, évoquant déjà en son sein les drames prochains auxquels tous assisteraient ce soir-là pour leur plus grand bonheur. Le rideau se leva enfin.

La partition, somme toute agréable à l'oreille, n'atteignait pas tout à fait le cœur de l'homme, comme lors des récents concerts auxquels il avait pu assister. Les personnages donnaient à la chorégraphie une précision toute mécanique, relief de ces insondables heures passées à apprendre et répéter l'œuvre, qui dessèchent l'acte dans le cœur de l'artiste, dans la perspective pauvre de *reproduire* plutôt que de créer ; à ôter de l'art la conscience performative, il lui semblait assister à une vaste comédie de marionnettes articulées par une main à la sensibilité toute retenue, alors que ces pantins de bois semblaient brûler de retrouver la sève, la vitalité du génie créateur, pour eux coincée entre la conscience infinie du marionnettiste et la spontanéité des bêtes : « un cercle, pensa-t-il, et quelle tristesse que de se tenir ainsi comme un équilibriste entre ces deux sommets – il leur faudrait, il nous faudrait tomber. »

Il pensait, et pensait encore ; il lui fallait effectivement beaucoup pour *perdre* conscience et pour que son esprit, emmené jusqu'aux confins de l'horizon par quelques muses, ne revienne immédiatement lui en tenir le compte-rendu, la projection en concepts, méthodes et théories de ce qui un instant auparavant l'avait pourtant entièrement transcendé. La beauté toute contenue, comme un oiseau aux ailes brisées, qui trouvait place à son expansion sur scène, ne parvenait à lui donner entière satisfaction, à l'amener avec elle dans les vallées et les forêts d'Athènes. « C'est pourtant une magnifique pièce, se souvint-il. L'espièglerie et l'amour : comme ils se rejoignent joyeusement ici ! Et pourtant, pourtant, ce soir ce n'est pas grand chose » conclut-il déçu.

Et soudain, alors que son esprit ne pouvait s'empêcher de juger tout cela, comme entièrement étranger à ce monde que l'on représentait pourtant avec ardeur devant lui, la grâce se saisit d'Hermia pour ne plus la quitter – ou peut-être Hermia se saisit-elle de la grâce, alors frêle captive d'un corps tout aussi fragile. L'harmonie du mouvement, la pureté du déplacement le frappèrent de plein fouet, dans toute leur nudité, leur existence sans contra-

diction aucune. « C'est ainsi que s'effleurent les amants », Hermia soupirait-elle silencieusement au monde à travers la caresse de sa main sur celle de Lysandre ; « C'est ainsi que s'élève le cœur de l'être aimé », murmura au monde Lysandre en la portant au-dessus de lui, si délicatement que l'air lui-même n'offrait plus de résistance à l'envolée de son âme. « Telle est la vanité des poètes et de tous ceux qui prétendirent un jour versifier l'amour, quand il nous suffit de nous étreindre si légèrement pour faire résonner à l'univers la profondeur de notre âme et la pureté du sentiment », voila ce qui rebondissait de façon assourdissante dans toute la salle, de cœur en cœur, d'un esprit à l'autre ; l'émotion, comme les vagues de l'onde à la surface d'un lac, parvenait du cœur des deux amants depuis la scène à chacun, aussi simplement qu'une pensée se forme, sans étendue ni durée aucune, un pur élan du cœur, suspendu au génie de la création qui se déroulait pour tous, face à tous, sur la scène du ballet. A cet instant, tous retrouvaient l'infinie variété des instants de tendresse amoureuse, la caresse d'une main dans les cheveux de l'amant, un sourire nu dans la torpeur du matin, le bonheur de se sentir entier enfin, toutes ces impressions ressurgissaient réincarnées dans cette monade d'émotion qu'exhalait la danse aérienne d'Hermia à travers Lysandre, de Lysandre à travers Hermia. L'essence de ce qu'aimer et être aimé en retour – voilà ce qui simultanément éclata en mille couleurs, par mille résonances cristallines, ce qui pénétra au plus profond de chaque âme au détour de ces quelques mouvements de la part de nos danseurs.

Il resta de longues minutes face au jeu de la fontaine qui faisait face à l'opéra, projetant ses jets dans la lumière du soir, avec la lune et lui-même pour seuls compagnons véritables (ou du moins lui semblait-il). Les colonnes s'élevaient vers le ciel avant de s'effondrer sur elles-mêmes dans un crépitement délicieux. Ici la pureté de ces formes rondes et l'éclat des reflets à travers les gouttes représentaient les derniers échos encore perceptibles aux mouvements presque divins qui avaient ravi son esprit jusqu'à de si hauts sommets, qui retombait à présent vers la froide terre. Comme il lui était difficile de revenir parmi les hommes ! Cette fontaine constituait le dernier rempart de la pureté et de la spontanéité face à la rue bruyante, pressée, effrayante pour qui regarde avec encore dans les yeux quelques étincelles des merveilles de l'art. Enfin il se détourna, et descendit dans le métro crasse. Il lui semblait qu'une partie de lui-même s'était envolée avec les deux amants ce soir-là .